

# UN CIEL ENCHAÎNÉ AU SOL



*Prima Fabula Terræ Secundæ*  
*roman (illustrations de l'auteur)*

Nikos Leterrier

2021



NKÉ 199

## Chapitre 1

# Où l'homme sans nom me retrouve

Enfin, j'y suis ! Mon cœur bat la chamade, comme celui d'un heureux puceau, à qui l'on offre sa première servante. Aujourd'hui, je récolte le fruit de quinze années de labeur acharné et le corps que je pénètre, bien plus précieux que la chair d'une jeune esclave frémissant d'angoisse, est celui des premiers servants du Dieu-Roi. Le Divin Monarque Lui-même assistera à la cérémonie.

J'eus par le passé une seule fois l'insigne privilège d'être en Son auguste présence, lors d'un autre sacrement : celui qui fit de moi l'un de Ses Hiérarques, les nombreux prêtres vêtus de blanc officiant au culte royal. Mais nous étions alors plus d'une vingtaine, à recevoir cet honneur. En ce jour qui restera à jamais marqué au fer rouge dans ma mémoire, c'est pour moi - et moi seul ! - que le Dieu-Roi sera présent ! Cette fois, je Le verrai et Il me verra.

Nu sous les hautes arcades du Temple Mineur, réservé aux Hiérarques, je suis censé me recueillir en préparation de la cérémonie et me préparer à la mutilation sacrée. Mon pieux devoir est de purifier mon esprit de toute vénalité, de toute hargne, de toute ambition... comme si l'on arrivait là où je suis aujourd'hui, sans être guidé par une impitoyable ambition ! D'ailleurs, si le Dieu-Roi sait tout du cœur du moindre de ses sujets et esclaves - comme je n'ai cessé de le répéter, durant mes années de sacerdoce - Il sait ce qui hante le mien en ce moment même. Que je sois transformé en rejeton d'Ogdoas, si le Dieu-Roi condamne mes pensées en cet instant !

Car je ne songe qu'à une chose : j' imagine les marteaux et burins des sculpteurs, occupés en ce moment même à ajouter mon visage à tous ceux qui sont gravés sur les colonnes du Temple Majeur de Khé, ainsi que de tous les temples secondaires érigés en l'honneur du Dieu-Roi, partout où s'étend Son prodigieux règne. C'est pour ce visage de pierre que je vais endurer l'épreuve qui m'attend, où une paire de tenailles chauffées au rouge arrachera ma langue, organe si précieux qui m'a permis d'enjôler des cœurs ou de cajoler des individus bien placés.

Aux quarante saints personnages qui partagent l'intimité du Dieu-Roi, la parole est une scorie, le vestige inutile d'une forme d'existence inférieure. Le langage des simples

mortels n'est qu'un vacarme insensé, au regard de la communion spirituelle qui unit les quarante élus, choisis parmi les centaines de Hiérarques servant le Dieu-Roi. « La langue des hommes n'est qu'un serpent aveugle », dit le Dogme. « Lové dans votre bouche, il y distille le doux venin du mensonge. La parole la plus sincère n'est que tromperie, en regard de la pensée qui l'inspire. » Est-ce que les quarante Saints sont véritablement unis par une parfaite communauté d'idée, rendant impossible toute dissimulation entre eux ?

J'en doute fort : chacun de ces augustes et pieux individus a été Hiérarque et je ne connais que trop cette engeance-là. Je crois au contraire que nous ne partagerons que chimères et faux-semblants, à travers les silencieuses pensées que le Grand Art nous permettra d'échanger. Qui d'entre nous accepterait de plonger au cœur d'une âme semblable à la sienne ? Qui voudrait d'un tel miroir ?

Le visage de pierre à mon effigie, qui ornera bientôt tous nos temples, signifie aussi et surtout que la faveur que je reçois aujourd'hui est irréversible. Jusqu'à présent, un croche-pied bien placé pouvait me faire dégringoler jusqu'en bas de l'escalier, dont j'ai gravi les degrés pas à pas, et redevenir ce *rien*, que j'étais à la naissance. Dorénavant, seul le Dieu-Roi Lui-même pourra me déchoir du titre qu'Il m'accorde aujourd'hui et qui me fait régner à Ses côtés, sur la part du monde qui Lui est dévolue.

C'est aussi le jour, où je tue enfin Mâb !

Ma peau tremble dans la fraîcheur du Temple Mineur, protégé des rayons meurtriers du jour par d'épaisses murailles, plus anciennes même que le palais du Dieu-Roi. Le Grand Art a effacé les cicatrices laissées par le fouet et redressé les os tordus ou brisés par les coups de gourdins de mon ancien maître, mais ma peau n'a rien oublié. Son teint buriné rappelle le temps que j'ai passé, sous l'œil haineux de la Mort-Soleil...

-Mâb, demain tu iras chercher l'eau au Temple.

Le Maître n'élevait jamais la voix pour m'appeler, moi ou n'importe lequel d'entre nous. Même à l'autre bout du champ de sésame, il prononçait mon nom comme si j'étais à ses côtés. Il ne répétait jamais un ordre non plus. Sa fureur et ses coups répétés étaient réservés à ceux qui avaient manqué de vigilance et cessé de tendre l'oreille, oubliant un instant de rester à l'affût de la moindre de ses paroles.

Aujourd'hui, parvenu au faite de mon ambition, je connais la délicieuse sensation d'une ombre réconfortante et protectrice, sirotée au pied d'une fontaine, derrière d'épais murs de pierre ou sous les palmes d'un jardin luxuriant... particulièrement vers la fin de l'après-midi, lorsque la Mort-Soleil s'abîme à l'occident dans le sang, à l'agonie sous les coups impitoyables du Dieu-Roi.

Certes, tous les esclaves apprécient et aiment l'heure brève séparant la fournaise assassine, qui embrase l'air dès les premiers rayons du jour, et le froid cruel de la nuit. Mais ici, en ce Temple réservé aux dévotions des Hiérarques, cette heure bénie s'étire sans cesse, car nous ne sommes pas seulement plus riches d'or, de naphte, de viande ou de lait ! Nos plus précieux trésors sont faits d'ombre, de fraîcheur et d'une eau que nous avons le luxe d'employer pour nos bains ou nos fontaines... ou encore de temps, que nous pouvons

consacrer à autre chose qu'aux corvées d'un labeur quotidien.

Mâb, lui, ignorait tout de ces trésors intangibles, abrités par les hauts murs des demeures patriciennes et des sanctuaires interdits. Quel est mon plus récent souvenir de ce malheureux ?

Il y a quinze années de cela, un adolescent famélique, pieds nus sur le sol brûlant, dut donner quelques coups de pieds pour se frayer un chemin dans la foule des suppliants, venus comme lui honorer le Dieu-Roi. Il franchit la grande porte du Temple Majeur, avec l'impression que les deux statues colossales représentant le Dieu-Roi le regardaient avancer en claudiquant, tenant sur son dos la palanque, à laquelle étaient attachées deux gourdes de peau vides.

Le Maître l'avait à nouveau frappé et cette fois, assez fort pour le faire boiter. Il l'avait surpris en train de tirer de l'eau du puits, pendant la nuit :

-Pauvre imbécile ! Si tu romps le jeûne, l'eau que tu tireras du Temple ne servira à rien !

Mâb le savait, pourtant : si jamais il cédait à la soif trop tôt, l'eau qu'il rapporterait ne pourrait restaurer le puits presque tari. Il ne comprenait pas comment déverser quelques dizaines de litres d'eau prise au Temple Majeur pouvait ainsi raviver une source épuisée. Mais, comme disait le Maître :

-Tu n'as pas besoin de comprendre. C'est comme ça ! C'est la volonté du Dieu-Roi.

Le Maître avait raison, comme toujours. Mais c'était Mâb qui devait supporter le jeûne, malgré la soif sous la Mort-Soleil, qui tapait comme un marteau sur une enclume ! Tous les dix jours, le puits commençait invariablement à s'assécher et tous les dix jours, il devait s'abstenir de toute nourriture et de tout breuvage pendant une journée et une nuit entières malgré la chaleur étouffante, avant de pouvoir enfin aller tirer l'eau qui signifierait la fin de son calvaire.

Les deux statues du Dieu-Roi, disposées l'une face à l'autre et soutenant de leurs mains jointes la voûte de la porte principale du Temple Majeur, ont des yeux grand ouverts avec une expression terrible et menaçante. Ce regard plein de colère lui rappelait celui du Maître. De là où il se trouvait, il pouvait voir le palais et ses jardins, d'où le Dieu-Roi veillait sur tous. Bousculé par la foule des suppliants, il entra enfin dans la pénombre rafraîchissante du Temple, éclairée seulement par quelques candélabres de bronze, surgissant des murs comme des potences enflammées.

Au premier de ces candélabres était encore suspendu le corps supplicié et putréfié d'un insoumis. Mâb le salua en pensée, puisqu'il lui avait donné un nom : Amedras, celui du vieux gladiateur qui avait disparu dans le désert, comme ce jeune inconnu. Mais ils n'avaient jamais rattrapé Amedras : sans doute courait-il trop vite pour eux ! Comme disait le Maître, le désert avait dû l'avalier. Et le Maître avait certainement raison, comme toujours.

« Salut à toi, Amedras ! Toi qui es ici chaque jour, dis-moi quelle est l'humeur du Roi aujourd'hui ? »

Parfois le Temple ne donne rien. Parfois la colère du Dieu est dirigée contre son peuple

indigne, autant que contre les maléfices du désert, ce tombeau éternel de la Mort-Soleil. Les suppliants se pressaient déjà autour de la grande colonne, soutenant la voûte circulaire du Temple Majeur, sous les yeux perpétuellement ouverts des Saints qui s'étaient succédés auprès du Dieu-Roi. Durant des siècles, leurs impassibles visages de pierre avaient observé le peuple de la cité dans ses dévotions, pour ranimer ses puits et irriguer ses cultures.

Dans leurs habits blancs recouverts de glyphes sacrés, les Hiérarques canalisait la foule et l'ordonnaient en usant de baguettes de fer. Ils avaient beau n'être que des prêtres subalternes, Mâb les redoutait tout particulièrement. Tel un animal craintif, il s'écartait vivement, à chaque fois que l'un d'entre eux faisait mine de lever sa baguette dans sa direction. Un contact, un seul contact et sa soif en serait décuplée ! Raffermissant l'équilibre de sa palanque, il se plaça dans la file et tâcha de se faire oublier des prêtres, dont le regard lui paraissait toujours d'autant plus perçant, qu'ils étaient voilés de la tête aux pieds.

L'homélie commença, entamée par le chant grave et puissant des Hiérarques, que la foule des suppliants reprit en une cacophonie assoiffée : *Maudits soient la Mort-Soleil et ceux qui la servent ! Maudits soient la Mort-Soif et ceux qui l'honorent ! Maudits soient la Mort-Sable et ses gardes ! Maudits soient Ogdoas et les spectres à figure inhumaine, qu'il engendra ! Seul le manque crée l'abondance. Seule la pureté corrompt. Seul l'isolement nous lie. La peine seule engendre. Par sévice et outrage, nous vaincrons les maléfices du désert...* Portés par des voix rauques et malades, les versets du Dogme s'enchaînaient mécaniquement, rendus plus abscons encore par la résonance chaotique de la voûte. Mais qu'importe ? Qu'importe si même les Hiérarques n'y comprennent rien ?

Seul le Dieu devait saisir le sens de cette prière. Ensuite Mâb racla sa gorge asséchée, pour cracher à terre. Il fallait mêler un peu de son eau au sable ou, à défaut, un peu de son sang. Tandis que le chant achevait de s'éteindre, tous les suppliants accomplirent la même libation, d'une façon ou d'une autre. Alors seulement, l'eau vint remplir les bassins situés le long de la paroi intérieure de l'enceinte circulaire du Temple. Encore quelques instants de patience et Mâb pourrait y puiser l'eau sacrée. Le Maître serait content et le Dieu satisfait...

Mais tout cela s'achève aujourd'hui : tu es mort et bien mort, Mâb ! Aussi parfaitement, que si je voyais ton corps maigre et dégingandé gisant au sol, paraissant plus noir encore sur les dalles d'albâtre, polies par les pieds nus des initiés, dont la pâleur témoigne en général d'une noble extraction et d'une vie passée à l'ombre des palmeraies. L'air autour de moi est saturé d'odeurs rances provenant des encens qu'on n'a cessé d'y faire brûler, mais j'en remplis mes poumons avec délice, savourant ma victoire.

Je suis censé rester ici aussi longtemps que le Dieu-Roi le jugera bon. Face contre terre et les bras en croix, comme si j'étais prosterné face à Lui. Il y a même, entre les dalles du sol, une sorte de cuvette marquée par les candidats précédents, là où tous ont posé leur visage. Par on ne sait quel effet de sa nature sacrée, le Temple Mineur avale les sons, au

lieu de les magnifier de ses hautes voûtes. Même l'incessante rumeur de la cité s'est tue et je n'entends guère que le battement de mon propre cœur.

Suis-je vraiment seul, ou bien dois-je compter sur la présence imperceptible du Dieu-Roi, censément occupé à jauger celui qui prétend rejoindre le cénacle de ses quarante Saints ? La tentation de me retourner pour prendre une position plus confortable est forte, mais on ne sait jamais. D'ailleurs, j'entends un pas : mon attente touche à sa fin ! D'un instant à l'autre, la voix éraillée de Raïa l'Ancienne, doyenne des Saints, va me dire...

-Relève-toi, scélérat !

Manqué : c'est une voix d'homme, de jeune homme, familière qui plus est. Je me redresse et reste ahuri un instant.

-Senmout ?

-Oui, Senmout Taharqa ! renchérit mon interlocuteur, me considérant avec toute la haine donc il est capable. Le vrai, le seul !

Vêtu de hardes, il est méconnaissable. Ses joues sont creusées par la faim, ses lèvres gercées par la soif et il semble avoir vieilli de dix ans. Mais ses yeux caves ont gardé leur éclat flamboyant, plus vif encore dans la pénombre du Temple. Qu'est devenue son ample et coquette chevelure noire, qu'il avait toujours refusé de raser, comme l'exigeait pourtant l'usage ? Je me souviens qu'il s'entêtait, si l'on peut dire, à porter des perruques par-dessus, lorsqu'il y était obligé. Sans doute l'a-t-il vendue, car son crâne n'offre plus au regard qu'un duvet sombre.

-Comment es-tu entré ici ?

-Grâce à tes précieux enseignements, Mâb ! répond Senmout en ricanant.

L'aurais-je sous-estimé ? Je n'aurais jamais cru le jeune Patricien capable d'utiliser si rapidement le peu que je lui ai appris. Pour arriver jusqu'ici sans être repéré, il a dû crocheter un ou deux verrous, puis certainement attendre en silence pendant des heures, tapi dans un recoin sale et obscur du Temple, et surtout enfreindre les interdits du Dieu-Roi ! Patient et défiant la divinité : c'est un Senmout Taharqa que je ne connais pas.

Mais je ne devrais pas l'appeler ainsi. Senmout Taharqa, désormais, c'est moi - et moi seul ! - depuis que Dame Gemnikai Taharqa m'a officiellement adopté, en remplacement de son meurtrier de fils. Car on déchoit toujours les parricides de leur nom. Telle est la loi des Patriciens, plus ancienne même que celle du Dieu-Roi.

-Tu ferais mieux de partir, homme sans nom.

En manière de réponse, voilà qu'il tire de sa ceinture un long couteau ébréché. Décidément, il a bien changé, en quelques mois ! Je suis nu, face à un imbécile armé... imbécile et maladroit, certes, mais armé. Amedras me disait de ne jamais montrer ma peur, mais que faire dans un cas pareil ? Rester impassible et gagner du temps. Ô Dieu-Roi, Père Nourricier, Maître des Eaux, Fontaine de Vie, Toi qui foules aux pieds la Bête et repousses le vent du désert, protège Ton humble serviteur... protège-moi ! Il marche vers moi, manifestement décidé à frapper... Une idée, vite une idée !

-Et après ?

Il s'arrête, interloqué :

-Après quoi ?

-Que feras-tu, après m'avoir tué ?

À croiser son regard vitreux, je comprends qu'il ne s'est même pas posé la question. En tous cas, il a interrompu son geste. Je dois sans doute ce répit à un restant de l'ascendant moral si péniblement acquis sur lui. Lorsque nous étions amants, mes questions avaient le don de le plonger dans des abîmes de perplexité et l'avaient peu à peu persuadé de son infériorité intellectuelle à mon égard. J'en étais d'autant plus heureux, qu'il a toujours été en réalité beaucoup plus intelligent que moi. J'ai beau le traiter d'imbécile, ce n'est qu'un mensonge de plus.

-Qu'est-ce que je pourrais faire ? reprend-il enfin, brandissant à nouveau son arme avec une fureur renouvelée. Tu m'as tout pris, jusqu'à mon propre nom ! Je ne suis plus rien !

-N'était-ce pas ce que tu voulais ?

-Quoi ! ?

Il en tremble d'indignation. Il s'étrangle presque, face à tant de mauvaise foi. Il devrait savoir qu'il perd son temps en vaines palabres, car il y a longtemps que mes paroles ne sont qu'aux dépens de ceux qui m'écoutent. Il est payé pour le savoir, en somme, l'animal ! Et pourtant, il ne peut s'empêcher de discuter, alors qu'il devrait déjà m'avoir ouvert le ventre. Espère-t-il un acte de contrition de ma part ?

-Combien de fois m'as-tu dit que tu haïssais Senmout Taharqa, ce nom qui empestait l'ancienne et grasse noblesse ? Combien de fois ai-je dû subir tes jérémiades de gosse trop bien nourri, pleurant sur les ventres vides des autres ? Peu d'esclaves, même parmi les plus malheureux, maudissent le sort qui les a fait naître autant que toi, homme sans nom !

Il me regarde sans rien dire, la bouche entrouverte et les yeux exorbités. Je m'engouffre dans la brèche :

-Toi qui n'avais de cesse d'exprimer la honte et le dégoût que t'inspiraient ton statut et l'injustice qui le fondait, sois heureux ! Ton âme est libre à présent : en même temps que ton nom, j'assume désormais le fardeau de ta culpabilité.

-Je doute que tu la ressentis, vile crapule, dit-il enfin, dans un murmure rauque.

-Qu'importe ? Considère que je t'ai rendu service, homme sans nom. J'ai purifié ta conscience, en revêtant les atours de ta noble naissance. Tu disais que les mets délicats et les riches parures des nobles puaients le sang et les larmes ? De ces poisons intangibles, te voilà enfin sauvé ! N'aurais-tu pas mauvaise grâce, à me le reprocher ?

-Meurs, esclave !

Il s'est jeté sur moi. Sans doute suis-je allé trop loin ! Sous l'impulsion de la colère, ses gestes sont brusques et malhabiles. La misère n'enseigne décidément pas grand-chose. La faim et la soif l'ont heureusement affaibli et lorsqu'enfin, je parviens à saisir son poignet droit, il n'a pas la force de se dégager. Un coup de talon sur son genou le déséquilibre, mais il ne lâche pas son arme, le forcené !



Soit, laissons-nous tomber avec lui, sur lui même ! En tordant son poignet de toutes mes forces, je retourne la lame et mon poids suffit à la tâche. Son visage tout près du mien, il expire en crachant du sang, après quelques brèves convulsions. Je me relève, toujours nu et claquant des dents. Je n'ai pourtant pas froid.

Je n'ai pas souhaité cette mort, mais c'est aussi bien ainsi. En vie, il restait une épine dans ma chair, dont le témoignage pouvait à tout moment m'incriminer. Passant une main sur ma face ensanglantée, je recrache un peu de l'homme sans nom. Ce corps, je l'ai caressé et embrassé mille fois. Je l'ai nourri, lavé, soigné et habillé. J'ai baisé ces lèvres écarlates et ces yeux ronds et immobiles m'ont considéré avec désir et tendresse. Si je n'étais pas si sentimental, je l'aurais fait éliminer dès sa disgrâce. Ça m'apprendra !

*Sang du Dragon ! Que s'est-il passé ? !*

Cette voix ne résonne pas dans l'air frais du Temple, car elle s'adresse directement à mon esprit et cogne aux parois de mon crâne en un tintamarre intrusif. Je ne l'ai pas entendue entrer, mais c'est bien elle : Raïa, la doyenne des Saints. Elle a perdu sa propre langue il y a des années, mais ses lèvres fendues noirâtres, perdues dans un visage parcheminé et noueux comme le tronc d'un vieil arbre, frémissent d'indignation, face au cadavre qui gît à ses pieds, dont le sang redessine lentement les fissures du sol. Le Grand Art lui permet de hurler à mes oreilles, bien plus efficacement que ne le faisait le Maître de l'infortuné Mâb :

*Qui est ce va-nu-pieds, qui a osé profaner le Temple Mineur ?*

Mon cœur bat encore à tout rompre et j'ai du mal à me concentrer, pour lui répondre de la même manière. Sans parvenir à transmettre une phrase cohérente, je tire à moi les fils invisibles du Grand Art, pour tisser un tableau convaincant de ce qui vient de se passer. L'homme sans nom est apparu et a failli me tuer. L'arme ensanglantée était la sienne. Par la providence du Dieu-Roi, je suis parvenu à la retourner contre lui.

*L'homme sans nom ? Serait-ce par hasard...*

Certainement pas par hasard, évidemment. Inutile de mentir à ce sujet, puisqu'elle s'approche du visage de ma victime. Oui, il s'agit bien de celui qui portait encore mon nom en toute légalité, à peine un mois plus tôt. Ne pas penser aux propos que nous avons échangé. Pourquoi y penser ? Furieux et sans plus rien à perdre, l'ignoble criminel désirait ardemment se venger de celui qui l'avait démasqué ! Même déchu de son statut de Hiérarque, il connaissait toujours le Temple Mineur et savait comment s'y introduire subrepticement, sans doute à la faveur de la nuit. L'infâme traître à sa famille, sa cité et son Dieu, avait dû m'attendre toute la nuit.

Raïa relève ses yeux gris vers moi, dont la pupille semble toujours couverte d'un voile laiteux. Je suis encore nu et elle est en revanche parée de la longue tunique noire des Saints, dont l'étoffe lourde est lamée de précieux fils d'or. Personne ne se vêt de noir sous les rayons implacables de la Mort-Soleil, sauf les Saints. C'est un habit similaire, que je suis censé recevoir aujourd'hui.

Elle m'offre un sourire édenté, dont je ne sais s'il est narquois ou complice. Étant don-

nées nos maîtrises respectives du Grand Art, je n'ai aucun espoir de lire ses pensées, bien qu'elle ait sans doute pu lire les miennes à mon insu. Tous les Hiérarques sont initiés au Grand Art, qui fait de nous l'indigne truchement de la volonté divine et fonde, par ses effets miraculeux, le socle de la crainte respectueuse que nous inspirons aux profanes.

Hélas, l'inconvénient le plus notable d'une ascension aussi fulgurante que la mienne est sans doute le peu de temps que j'ai pu consacrer à cet apprentissage. Le Dieu-Roi soit remercié pour cela : l'aptitude au Grand Art n'est prise en compte que lorsqu'il s'agit de trancher entre deux candidats également prestigieux par le nom ou les relations. Mais il serait futile d'espérer que Raïa la doyenne partage ma médiocrité en la matière. En effet, qu'elle ait l'âge canonique de cinquante-neuf ans suggère un appui surnaturel, car personne ne vit aussi longtemps à Khé, hormis le Dieu-Roi lui-même, maître absolu du Grand Art depuis toujours.

À quoi pense-t-elle, cette vieille catin ? Je dis cela avec tout le respect dû à la doyenne : nous autres Hiérarques, sommes les ombres fidèles du même sérail et nous avons tous subi, par les outils invisibles et tortionnaires du Dieu-Roi, le même viol pour en arriver là. En devenant Saint, je compterai dorénavant parmi Ses favoris. Mais à quoi pense ce vautour ridé de Raïa ? Car tout le patient échafaudage qui m'a conduit à ces hauteurs peut encore s'effondrer sur un geste de sa part : la doyenne tient mon destin entre ses doigts maigres et crochus.

*Hâte-toi. Le Dieu approche.*

Puis elle tourne les talons. Qu'elle me croie ou non, elle me laissera donc devenir Saint ? Ou bien... compte-t-elle me démasquer devant le Dieu-Roi en personne, au moment de revêtir les atours de ma charge ? Dans ce dernier cas, je finirai pendu par les pieds aux remparts de Khé, à contempler le monde à l'envers, dans les tourments de l'agonie de la tête lourde. Je n'ai qu'une seule chance d'en réchapper : fuir dans le désert ! Là où les insoumis et les tribus sélénites savent se dérober au regard du Dieu-Roi, tout autant que tromper la Mort-Soleil.

Pas de panique ! Même si je parvenais à survivre à cette folle entreprise, m'enfuir ainsi signifie aussi renoncer à faire moisson des sacrifices consentis, quoiqu'ils n'aient pas tous été de mon fait. De l'autre côté du Temple, dans la Salle Royale, m'attendent la consécration et la victoire finale sur l'infortune de ma vile naissance. J'ai quelques instants pour me décider.

Toi, l'homme sans nom, que ferais-tu à ma place ? À voir tes grands yeux ronds et naïfs, ouverts sur le néant ou l'au-delà, j'en oublierais presque que tu as cherché à me tuer. J'ai même du chagrin, en songeant aux bons moments passés en ta compagnie. Tu sembles si inoffensif, avec la gorge tranchée. Ton visage à présent détendu retrouve ses traits de jeune homme innocent et ma colère disparaît, à mesure que tu te vides de ton sang. Puisses-tu trouver enfin la paix, où que tu sois, mon tendre ami.

En fermant tes yeux d'un geste solennel, je vois arriver deux novices en tenue rouge et je souris pour moi-même, en songeant que j'ai pensé à m'enfuir. Sang du Dragon, quelle

ineptie ! Je ne suis pas Amedras et ne tiendrai pas trois jours loin de Khé. Pourquoi offrir mes ossements blanchis au Peuple-Sable ? Relève-toi, Senmout Taharqa ! Ton Dieu t'attend.

